

Colette Gibelin

Les artères durcies, le cœur figé, les articulations de métal rouillé, on rêve pourtant. On rêve aux douceurs d'autrefois, quand la vie coulait comme source, frémissait d'aise, quand tout était miracle, appétit de lumière.

Bien sûr on se cuirasse, on fourbit son armure. Carapaces, coquilles. Bien sûr on croit triompher du malheur, devenir roc, inaltérable.

On ne fait que mourir, dans l'abandon de tout le tendre de la vie.

Extrait de « Les souvenirs, vois-tu, ce sont des vagues »

Editions Tipaza, 2017

Revue **TEXTURE**

<http://revue-texture.fr/>



Colette Gibelin est née à Casablanca où elle passe les trente premières années de sa vie. Elle en nourrit son œuvre, où la mémoire tient une grande place. Ancienne élève de l'École normale supérieure, elle a été longtemps professeur de lettres. Et c'est Guy Chambelland, le découvreur, qui la publie pour ses débuts en poésie en 1967 avec « Mémoire sans visages », suivi bientôt de deux autres titres. Après un long silence de plusieurs décennies, elle reprend ses publications et compte aujourd'hui plus d'une vingtaine de recueils.

Les images nombreuses, charnues et charnelles, dont use Colette sont solaires mais souvent aussi lestées de deuils et de souffrances.

[pour en savoir plus](#)

Poèmes du mois

Jean-Pierre Metge

Toujours exilé malgré moi ; toujours en partance. De mes pays du Sud je connaissais surtout les routes qui épousaient les paysages. Depuis peu sont éventrés les territoires de l'enfance, les virages sont laissés à l'oubli. Routes droites, routes communes, routes rapides : ne plus s'attarder au cœur de deuil des coquelicots.

Il reste heureusement des terres indomptables ; paysages karstiques aux calcaires imprimés de coquillages éternels, Causses où l'on peut errer encore jusqu'à perte de vue d'un muret gris à l'autre, à l'entour des dolines et des génévriers.

Plus au sud, j'habite d'autres paysages. Là, la campagne ne m'appartient plus : propriétés privées. En mes vers je parle prisons. Restent les cieux déjà océaniques mais jamais franchement d'azur.

En ce présent de paysans morts, éloigné du Lot, captif des banlieues toulousaines, je n'ai plus où marcher. Alors, par les mots, j'essaie de recréer mes Suds. Ils ont pour eux, mes Suds, la saute d'humeur de leurs vents, leurs nuages, leurs sécheresses, leurs noms de lieux qui rappellent la langue ancienne. Ils ne se veulent pas universels si l'universel c'est l'uniformité fade : ils se veulent uniques, riches de leur diversité pour demeurer universels.

Par mes poèmes je suis de leurs luttes déjà perdues d'avance, de leur mélancolie et si, comme eux, je suis triste au quotidien, nous avons au moins l'assurance d'être et pour cela, peut-être, d'être aimés.



14

Jean-Pierre Metge (1949-2002) était de l'espèce assez rare des poètes qui s'oublie ; il mettait toute son énergie à défendre les textes des autres à travers publications et projets multiples en négligeant la promotion des siens. Or sa poésie, simple, humble presque, n'en est pas moins chargée d'une émotion contagieuse qui fait sa qualité. Il a malheureusement peu publié. On retiendra cependant « Nos seuls soleils sont des lichens », un choix de ses poèmes (réalisé par Josette Ségura et Georges Cathalo) publié à L'Arrière-Pays.

[En savoir plus](#)

Michel Baglin

Village

C'est donc un village de Sardaigne, une ruelle pavée de fraîcheur dans l'été.

Mais ce pourrait être n'importe où pourvu qu'y monte un éloge de la lenteur,

que les grumeaux des murs de torchis, les crépis, les lézardes y apprivoisent le jour,

qu'une vieille tour y glorifie le ciel chauffé à blanc.

N'importe où pourvu qu'un âne y passe en liberté,

que sous un porche des gosses croient rire et s'en-nuyer quand toute vie se réfugie à l'ombre des regards, dans le puits noir de leurs yeux.

N'importe où dans le monde oublié des humbles, pourvu que le soleil y soit donné avec la pauvreté,

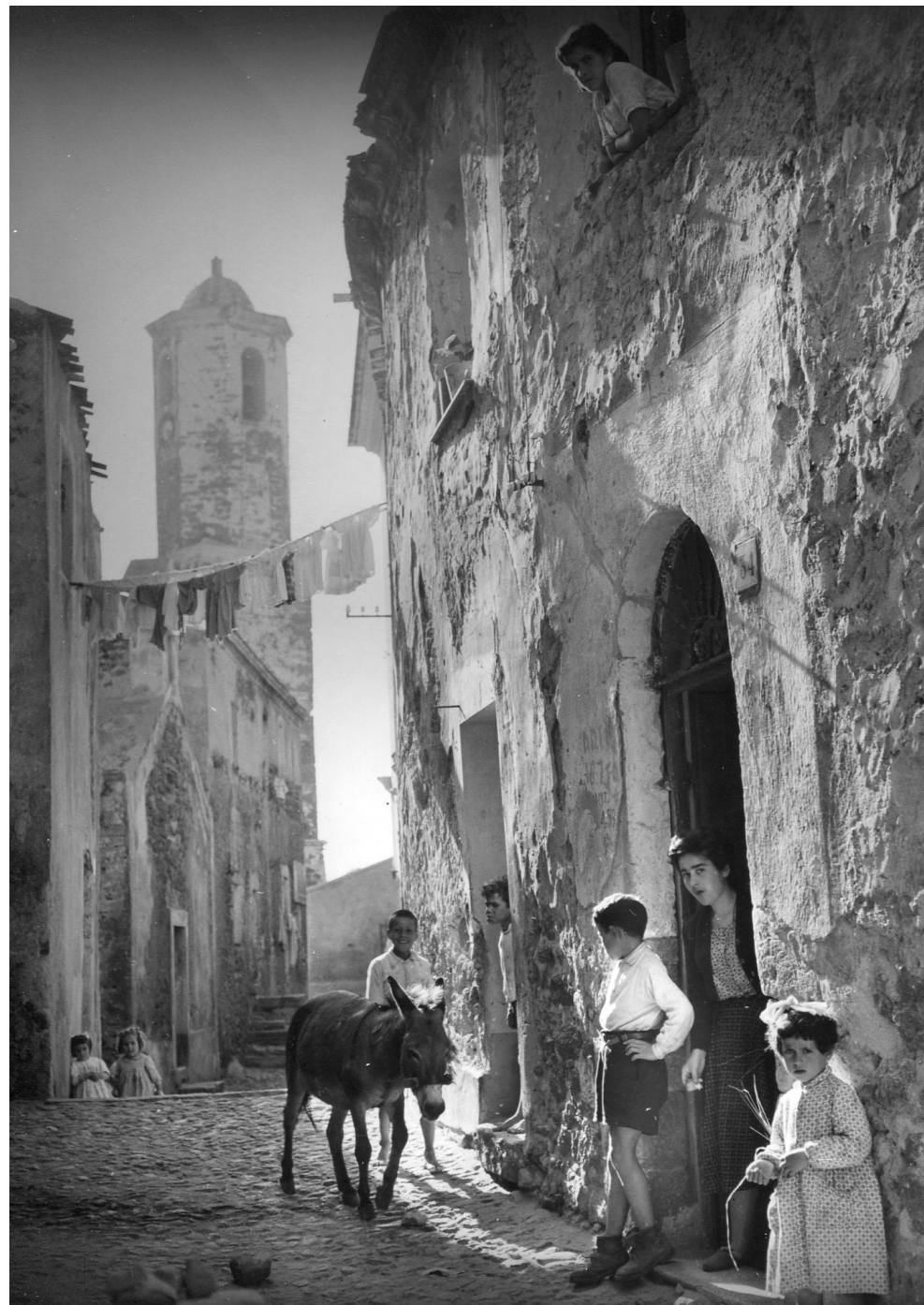
que les fillettes suspendent tressage et confidences pour interroger ce qui vient à elles du fond de la ruelle,

tandis qu'une femme accoudée à sa fenêtre veille ce pétrin de la lumière où lève la pâte du désir,

l'impatience,

l'attente dont les petits drapeaux sont une guirlande de linge qui sèche.

Poème extrait de l'album de **Michel Baglin & Jean Dieuzaide**,
Les Chants du regard. (éd. Privat. 2006)



Pour en savoir plus

Jean Dieuzaide: «Castelsardo», 1956